

JOURNÉE DE PRINTEMPS

La Journée de printemps d'ATLAS s'est tenue le samedi 9 juin 2001 à l'Institut culturel italien, rue de Varenne à Paris. Elle était dédiée à la mémoire de Yusuf Vrioni, traducteur d'albanais, prix Halpérine-Kaminsky Consécration, ami fidèle des Assises et citoyen d'honneur de la ville d'Arles. Après une présentation du thème retenu cette année, « Le corps d'une langue à l'autre », par Marie-Claire Pasquier, les participants se sont répartis entre les différents ateliers : allemand avec Jürgen Ritte, anglais avec Suzanne Mayoux, espagnol avec Françoise Thanas et russe avec Hélène Henry.

L'après-midi, les participants ont eu le choix entre un atelier d'anglais avec Rémy Lambrechts, d'italien avec Alain Sarrabayrouse, d'écriture avec Michel Volkovitch et une formule nouvelle proposée par Jean-Baptiste Coursaud, Laurence Kiefé et François Mathieu : un atelier transversal centré autour de la littérature pour la jeunesse et couvrant trois langues, le norvégien, l'anglais et l'allemand. En fin de journée, avant le cocktail dans les jardins, une séance plénière, animée par Marie-Claire Pasquier, a dressé un bilan de ces ateliers.

Jürgen Ritte

Le corps du texte

Commençons par deux anecdotes qui se trouvent à l'origine de cet atelier que je qualifierais à la fois de jouissif, d'inventif et d'instructif (les participants me corrigeront dans un prochain numéro de *TransLittérature*). Voici la première : en mars 2000, ma collègue Anne Saint-Sauveur fit venir à Paris une exposition sur l'exil des Autrichiens auteurs de livres pour la jeunesse. Dans le catalogue de cette exposition (*Little Allies/Kleine Verbündete*), je découvris parmi les auteurs contraints à l'émigration par les nazis le journaliste, critique de théâtre et écrivain viennois Felix Salten (1869-1945). Il y figurait en tant qu'auteur des aventures de « Bambi » (1923), un de ces animaux attachants rendus immortels par les soins de la Walt Disney Corp., et ceci dès 1942. Voilà un élément important dans la bibliographie de notre auteur que j'ignorais. Mais il y a mieux : Felix Salten est aussi l'auteur présumé d'un ouvrage anonyme paru en 1906 sous le titre « Josefina Mutzenbacher. Histoire d'une fille de Vienne racontée par elle-même ». Ce que la traduction française de ce titre ne dit pas, c'est que la fille de Vienne est, dans l'original allemand, une « fille de joie », une « *Dirne* » : *Josefine Mutzenbacher. Die Lebensgeschichte einer wienerischen Dirne, von ihr selbst erzählt*. L'histoire d'une biche et l'histoire d'une pute – décidément, il y avait de la place dans la ménagerie de Felix Salten à qui nous devons également des histoires d'écureuil, de chaton et de chien, cette dernière (« *Der Hund von Florenz* ») ayant obtenu une mention spéciale de Hugo von Hofmannsthal...

Et maintenant la seconde anecdote. Lorsque, quelques mois plus tard, à Berlin, par un beau jour de septembre 2000, l'écrivain américain Harry Mathews me demanda de lui procurer un classique allemand de la

pornographie littéraire qu'il se proposait de traiter selon la méthode « s+7 » (chaque substantif du texte est remplacé par le septième qui le suit dans un dictionnaire librement choisi), je me trouvai dans l'embarras : si ce que l'on appelait jadis l'« Enfer de la Bibliothèque nationale » est bien peuplé d'auteurs français célèbres, qu'ils soient « classiques » ou « modernes », hommes ou femmes, les écrivains de langue allemande s'y font rares, très rares. Sont-ils vraiment si vertueux ? Cela me semble peu probable. Mais quoi qu'il en soit, c'est le souvenir de l'exposition vue au mois de mars qui me sauva : le lendemain de sa requête, j'apportai la « Mutzenbacher », seul ouvrage pornographique de l'espace germanophone que l'on puisse qualifier de « classique », à Harry Mathews qui se mit immédiatement au travail. Le résultat de ses manipulations oulipiennes sur le corps du texte (et celui de la belle Josefine !) était remarquable. Harry Mathews fournissait la preuve qu'aucun mot n'est pornographique en soi et que ce sont bien le contexte, l'attente du public et l'imagination du lecteur qui transforment un vocable au départ aussi innocent que, par exemple, « quincaille » ou encore « légume » en termes à connotations fortement érotiques. On peut aller encore plus loin : le charme *littéraire* (laissons les autres charmes du genre à l'appréciation personnelle de chaque lecteur), le charme littéraire de la littérature pornographique – et, en tout état de cause, de la « Josefine Mutzenbacher » – réside précisément dans un lexique où sont savoureusement mélangés mots d'origine dialectale et argotique, mots archaïques, mots inventés. Des mots, enfin, qui sont rarement pornographiques ou grivois « a priori ». Ce qui m'amena à formuler l'hypothèse suivante : les résultats surprenants de la méthode « s+7 » seraient les mêmes si l'on appliquait aux textes obtenus grâce à la méthode « s+7 » la méthode « s+7-7 » ! Des lexicographes tel Pierre Guiraud (*Dictionnaire érotique*, Paris, 1978) ne s'y sont pas trompés. L'écrivain Oswald Wiener qui, en guise de postface à la première édition moderne de la « Mutzenbacher » (celle de 1969), donna un dictionnaire érotique du parler viennois, non plus.

Mon choix était donc bien arrêté lorsque tomba le sujet de notre Journée de printemps. À la difficulté bien connue des traducteurs de traduire le corps d'une langue à une autre (les parties du corps, les positions du corps dans l'espace, les mouvements du corps, enfin, tout ce qui fait suer un candidat à l'agrégation d'une langue moderne exposé au supplice du « thème ») s'ajoute ici un problème de traduction à l'intérieur de la langue de départ : la traduction du corps en dialecte viennois autour de 1900. Les discussions à l'Institut culturel italien étaient animées comme l'est le texte de Salten, et les participants étaient soucieux de tailler un habit lexical sur

mesure pour les corps toujours en action de la belle Josefine et de ses différents amants.

Rajoutons que la Mutzenbacher a réellement existé, qu'elle naquit en 1852 dans un faubourg viennois et qu'elle mourut, rangée, au début du siècle dernier à Vienne. Rajoutons aussi qu'il existe, depuis 1979, une traduction française de l'histoire de sa vie au Mercure de France. Chose curieuse, l'édition de poche (Folio, n° 3057, Paris 1998) ne donne plus le nom du traducteur (Jean Launay). Chose encore plus curieuse, voire inquiétante : la belle préface du traducteur a été amputée, pour l'édition de poche, de la moitié du texte. Il est vrai que le traducteur y parlait du jeune âge de la Mutzenbacher débutante dans l'exploration des plaisirs que pouvait lui procurer son corps, et des relations incestueuses qu'entretenait la petite Josefine avec son père et son frère (ne parlons pas du curé, du maître d'école, du gardien de son immeuble...). Un cas d'auto-censure ? Un tribut à l'esprit de la « *political correctness* » ambiante ?